

SUPPLEMENT AU BULLETIN QUOTIDIEN

Nos 40-41 du 19 Février 1940

B. NIKITINE

S. Synoussi P. Rondot

amicalement

Nikitine

29.3.40

L' E L E M E N T K U R D E D A N S L A S I T U A T I O N
I N T E R N A T I O N A L E E N C R I E N T M O Y E N

Société d'Etudes et d'Informations Economiques
282, Bld Saint-Germain, 282

PARIS, VIIème

Prix : 5 francs.

Tous droits réservés

1681



TURQUIE

Bohtan Sou

vers Erivan)
(U.R.S.S.)

Djula-Tauris

Khoi

Sofian

Sheret

Khaneh

Tauris

AZERBAIDJAN

Djulanerg

Gavar

hae

Ourmiah

Ourmiah

Oramar

Nehzi

Ouchnou

Ta tavou R

Djaeaton R

Djarirah

ibn Omar

Zakho

Amadia

Dohuk

I

Grand Zab

II

Revandouz

IRAN

Sain Kala

Tell Afar

Mossoul

I

IRAQ

II

Erbil

Koi Sandjak

IV

Bana

Calat

Chargat

Petit Zab

III

Kerkouk

IV

Taza Khurmato

Taouk

III

Touz Khurmato

Pendjim

Suleimanieh

ARDELAN

Kifri

Kuratou

terminus du rail venant de Bagdad

Kara

Tepah Khaneqin

Kerend

vers Kermanchah

Samarra

Frontiere meridionale du Vilayet de Mossoul

- I Liwa de Mossoul
- II - de Erbil
- III - de Kerkouk
- IV - Suleimanieh
- || Col
- Frontieres d'Etat

L' E L E M E N T K U R D E D A N S L A S I T U A T I O N
= ===== ===== ===== =====

I N T E R N A T I O N A L E E N O R I E N T . M O Y E N
===== === ===== =====

On a pu remarquer ces derniers temps, dans la presse française, comme dans des journaux anglais, certaines allusions au rôle que l'élément kurde pourrait être appelé à jouer éventuellement, en tant surtout qu'instrument dont les Soviets auraient pu se servir au service de leurs desseins pour approcher les champs pétroliers en Iraq et en Iran. On indiquait que cette descente soviétique, - revanche en quelque sorte du cuisant échec en Finlande, - s'effectuerait à travers des régions kurdes, en prenant d'ailleurs son élan dans le voisinage de l'Iran du N. W., en Arménie russe où le bolchevisme créa, il y a déjà plusieurs années, un foyer d'activité intellectuelle kurde. Le centre de propagande soviétophile ne pouvait être mieux placé dans l'éventualité d'une campagne rouge contre les pétroles de Kerkouk et ceux de l'Anglo-Iranian Oil C°. Les Kurdes formés à l'école et dans l'esprit soviétiques seraient des agitateurs tout indiqués pour aller prêcher la bonne parole à leurs frères en Iraq et en Iran et préparer le terrain où l'armée rouge n'aurait qu'à pénétrer un jour, acclamée par des populations libérées et reconnaissantes.

Tout n'est pas absolument fantaisiste dans le tableau ainsi brossé à grands traits, sur la foi de quelques informations journalistiques. Il est exact de l'axe de l'habitat kurde coïncide avec cette chaîne de montagnes de l'Ararat descend jusqu'au golfe Persique et sert de frontière entre la Turquie, l'Iran et l'Iraq. Une conséquence est que les gisements de l'Iraq Petroleum sont, ethniquement parlant, Kurdes, ce qui n'est plus le cas de l'Anglo-Iranian, en plein pays Bakhtiari et, en partie, arabe, vers Abadan. On pourrait donc imaginer, à la rigueur, un kriegspiel sur la carte en y traçant des itinéraires qui, de la Transcaucasie, partiraient en gravissant des cols et en empruntant des défilés d'abord en Azerbaïdjan (Tauris), puis en Ardelan (Sennendedj), en Iran, alors que, du côté irakien, ce serait à peu près, mais dans le sens inverse, le chemin parcouru au VIIIème siècle avant J.C. par Sargon le Victorieux, c'est-à-dire en obliquant au sud du lac d'Ourmiah, à l'Ouest, via Ravandouz-Mossoul. Sur tous ces parcours il y avait, en effet, des tribus kurdes, dont l'extension s'arrête cependant vers le sud à la ligne dessinée par l'ancienne "route des conquérants, celle de Kasri-Chirine à Kermanschah, où commence le domaine ethnique des Lors.

Mais, ces quelques données de caractère ethnique et géographique mises à part, on ne saurait, sans s'exposer à la risée des kurdisants, prendre tout à fait au sérieux les anticipations des journalistes qui - ils en sont les premiers conscients -, vont quelquefois un peu trop vite en besogne. Faute de compétence militaire, nous ne nous attarderons pas à démontrer combien notre kriegspiel, si séduisant qu'il soit sur la carte, est loin de se présenter comme une promenade facile sur le terrain. Passons condamnation sur l'utilisation du réseau routier entre la frontière soviétique et l'Iraq du Nord, puisque une route, accessible même aux automobiles, existe, tout au moins théoriquement, entre Tauris et Mossoul via Ravandouz.

Cette voie dessert la région au N.-E. du lac d'Ourmiah qui est navigable, mais, une fois sorti de ce système de transports, il paraît difficile de faire circuler de grandes masses dans l'Ardelan et jusqu'à la route méridionale de Kermanschah. En ligne droite, cette direction semble toute recommandée, car elle est à première vue la plus courte. En réalité, il faut faire un détour via Saïnkala - Guerrous pour arriver à Kermanschah et une fois là, on n'est loin d'être maître de l'Anglo-Iranian dont les champs sont encore plus au sud.

Sans être stratège, on constate ainsi qu'un corps expéditionnaire rouge, dévalant du Caucase, serait en bien mauvaise posture dès qu'il se trouverait au Sud du lac d'Ourmiah suspendu comme à un fil bien mince, exposé à tous les hasards dans ce pays montagneux et tourmenté, et alors que ce fil, autrement dit le service de ravitaillement devrait s'allonger constamment. D'autant plus qu'il n'est nullement certain que toutes les tribus kurdes montrent un égal empressement à se rallier sans hésitation au programme bolcheviste, et à prêter l'oreille aux charmes mélodieux des sirènes soviétiques et à leur promesse d'émancipation nationale sous les auspices de la faucille et du marteau. Or, il suffit qu'il y ait quelques tribus qui prennent ailleurs leur inspiration pour que la promenade des effectifs rouges tourne aussi fâcheusement que le raid sur la Finlande. La topographie du Kurdistan est propice aux surprises et une répression dans ces parages est chose particulièrement mal aisée. En attribuant aux Soviets des intentions aussi téméraires, les journaux risquent, involontairement à coup sûr, de se faire l'écho de la propagande germanique. On croira difficilement qu'il y ait là des dossiers vraiment sérieux et que, même en Allemagne, on prenne au sérieux de tels projets. L'expérience de la guerre Sainte 1914-18, est d'ailleurs un avertissement. Si l'on s'y reporte, il est facile de se convaincre qu'à cette époque, où la Turquie marchait la main dans la main avec l'Allemagne, celle-ci a piteusement échoué dans l'aventure, montée à tant de frais, en vue de couper l'Empire britannique de ses voies impériales et de s'emparer du pétrole en Iran. Et cependant, l'Allemagne des Hohenzollern, qui a fini par brandir le drapeau vert du Djihad, s'était préparée de longue date à couvrir ses intentions du masque d'un grand zèle pour l'Islam. Elle n'en échoua pas moins. Or, voici qu'on lui attribue l'intention de recommencer, mais en compagnie des Rouges! A moins que ceux-ci soient irrévocablement décidés à travailler pour le roi de Prusse, qui s'appelle de nos jours Führer du IIIème Reich, on ne voit pas bien quel serait leur intérêt de s'empêtrer dans une pareille entreprise, dont l'issue est tout plus que douteuse. Il est plus prudent de se montrer sceptique à l'égard de la collaboration stalino-hitlérienne poussée si loin. La IIIème Internationale ou, si l'on préfère, le bureau politique de la dictature personnelle du Géorgien, - quels que soient par ailleurs nos sentiments à son égard, - semble tout de même d'une autre classe, en matière politique, que le Comité jeune turc qui se voua jadis corps et âme à Guillaume II et à ses oeuvres. Sur ce que furent plus tard les réflexes de la Turquie nationale à l'endroit des jeunes Turcs, on peut se dispenser d'y revenir. Mais, à la lumière de ces quelques remarques

liminaires, on voudrait donner dans les paragraphes qui vont suivre une idée un peu plus juste de ce que sont les Kurdes, ceux surtout dont il est question actuellement, c'est-à-dire des Kurdes de l'Iraq et des territoires bolchevistes. Ce faisant, on ne prétend pas substituer au tableau "dévoilé" par la propagande germanique (ne fût-ce que pour brouiller les cartes en obnubilant les esprits ou, subsidiairement, pour tâter le terrain) une autre image d'Epinal, alignant les soldats rouges sur des rochers à pic kurdes. On voudrait simplement apporter quelques données exactes sur un problème qui est à l'ordre du jour et qui n'a guère attiré l'attention de l'opinion publique.

° °

Il y a tout d'abord quelques réserves à formuler sur la possibilité même d'une propagande pro-soviétique à laquelle se livreraient en Iraq (ou en Iran) des agents bolchevistes kurdes venant de la Transcaucasie. Les Kurdes transcauciens sont, en effet, quant à leur culte, des Yazidés, appelés aussi à tort "adorateurs du Diable". Cette secte, qui pratique un syncrétisme, englobant des survivances religieuses variées, n'a jamais été en odeur de sainteté auprès des autres tribus kurdes qui professent l'Islam. Tout au contraire, entre ces deux fractions la lutte est endémique. L'histoire des tribus est remplie de ces querelles sanglantes. En Iraq, on le sait, le principal centre Yazidi se trouve au mont Sindjar (cf. l'excellent ouvrage de R. Lescot à ce sujet, publié par l'Institut français de Damas). Sur le plan religieux, les Yazidis irakiens et caucasiens ont toujours été en contact, la hiérarchie et la cohésion de leurs communautés étant assurées par des prêtres ambulants qui, d'un village à l'autre, portent la bonne parole et se font reconnaître grâce à la figurine en cuivre représentant le Malek Taous ou l'Ange-Pâon, symbole (du mal?) important dans cette secte.

Que ces prêtres, qui font en même temps des collectes pour l'entretien du sanctuaire du Cheid: Adi (près de Mossoul) et l'Emir, qui détient chez les Yazidis le pouvoir suprême, continuent leur besogne, ceci ne paraît pas impossible, bien que les Soviets, que l'on sache, ne soient pas particulièrement favorables à tout ce qui est religion. Mais en admettant aussi la possibilité de ce "travail capillaire" caucaso-irakien, on est obligé en même temps d'observer que, par ce canal tout au moins, il ne semble pas qu'une propagande politique bien efficace puisse s'effectuer. S'il y a grosso modo 500.000 Kurdes en Iraq, il n'y a en face de ce chiffre que 26.000 Yazidis qui, vivent, d'ailleurs, en marge du milieu kurde musulman. Entre les deux, il manque une prise de contact nécessaire. Principalement pour des motifs religieux, mais il ne faut pas ignorer, d'autre part, que ces émissaires kurdes du Caucase ne semblent pas non plus convenir au rôle qu'on leur attribue pour des raisons sociales. Les Kurdes de l'Iraq, comme leurs congénères partout ailleurs, vivent dans une société à structure tribale traditionnelle. Cette structure a été brisée par les Soviets au nom du même principe de la lutte de classes, qu'ils ont appliqué partout. Les Kurdes soviétiques sont donc des kurdes collectivisés, prolétaires, ayant oublié et perdu

toutes les caractéristiques de leurs ancêtres et en revanche, ayant appris la "sagesse" de l'atécéditaire communiste. Un émissaire kurde de cette formation paraîtra quelque peu bizarre, pour ne pas dire étranger, aux yeux de ses congénères irakiens. Il aura peut-être leur oreille, - et encore, - dans les milieux citadins, mais auprès des tribus - et ce sont elles qui comptent - on ne le voit pas réussir très bien. Tout ceci, d'ailleurs, admis que ces émissaires soviétiques puissent pénétrer en Iraq, sans se faire dépister aussitôt. Une des doléances constantes qu'on peut relever dans les publications des ex-agents soviétiques (le Tchékiste Agabokov, par exemple) a toujours été l'aveu et le dépit de l'impossibilité de s'introduire en Iraq. Et ce n'est certes pas faute d'avoir essayé, puisqu'ils ont sondé - de leur propre avou - des milieux ecclésiastiques chrétiens mêmes!

A moins donc que la Société Kurde, telle que l'on l'a connue lors de la guerre 1914-1918, ait singulièrement évolué, on croit, pour les motifs qui viennent d'être résumés, que les agents kurdes de propagande soviétique ont peu de chances de réussir en Iraq; moins de chance encore de créer "un courant de sympathie" entre les Kurdes de part et d'autre de la frontière. Une sympathie existe peut-être de façon théorique, mais il serait exagéré d'en tirer des conclusions politiques d'une certaine envergure.

Voici ce qu'on pouvait lire, en effet, dans la Revue politique et parlementaire du 10/7/1938 (Minorités du Proche-Orient)

"Les 60.000 Kurdes incorporés à la République soviétique d'Erivan sont les seuls à n'avoir aucune plainte à formuler contre le traitement dont ils jouissent. En 1929, un Congrès linguistique dont les frais furent couverts par le gouvernement de l'U.R.S.S., réunit à Erivan les intellectuels Kurdes qui codifient l'alphabet. Des écoles primaires dispensent aux enfants l'enseignement en Kurde, il y a même un lycée, une université (une école normale plutôt, N.D.L.R.), deux journaux de langue kurde. Bref, le gouvernement soviétique a saisi quels leviers de premier ordre pouvaient constituer pour lui, dans tout le Proche-Orient, les Kurdes, patriotes et guerriers."

On ne partage guère l'opinion exprimée dans la dernière phrase qui tendrait à nous faire croire que les Soviets encouragent le patriotisme kurde. On sait que toute leur politique des nationalités est basée sur des conceptions hostiles à tout véritable sentiment patriotique. Le bolchevisme en général voit le monde non pas composé d'entités nationales, juxtaposées verticalement, si l'on peut dire, mais stratifié horizontalement, on couche sociaux.

"La limite des Soviets n'est pas cette ligne conventionnelle de frontière que figurent les cartes, mais cette ligne invisible, et en raison même de ceci plus réelle, qui traverse le monde entier entre les palais et les cabanes..."

Ce n'est qu'une phrase relevée dans un roman soviétique. Mais, dans l' Annuaire Diplomatique du Commissariat du Peuple pour les Affaires Etrangères, publication officielle, il est loisible à chacun de lire aussi que :

"L'accès à l'Union est ouvert à toutes les Républiques soviétiques socialistes, tant à celles qui existent qu'à celles qui peuvent se constituer à l'avenir..."

Bref, sur le plan International, les Soviets ont fait "un pas décisif dans la voie de l'Union des travailleurs de tous les pays en une République Soviétique Socialiste Mondiale". Sur le plan intérieur, et ici nous reprenons le fil de nos commentaires concernant (parmi tant d'autres nationalités en U.R.S.S.) les Kurdes du Caucase, intervient la formule géniale "du Père des Peuples et du Soleil au Firmament soviétique. Tous les peuples de l'Union cultiveront "librement" chacun leur patrimoine. Cette culture sera "nationale par sa forme, mais socialiste par son contenu". On avouera ne pas comprendre très bien, même après avoir lu le Manifeste Communiste d'Engels en langue kurde, ce que cela peut bien vouloir dire, quand il s'agit des tribus kurdes? On y reviendra encore en examinant plus bas l'activité littéraire kurde à Erivan. Pour l'instant, on croit pouvoir conclure que le courant de sympathie "tient simplement au fait que la langue kurde a certains droits à l'école et dans l'administration sous les Soviets. En est-il autrement en Iraq? C'est ce qu'il nous faut voir maintenant.

Les Kurdes constituent une majorité prépondérante dans le vilayet de Mossoul. Les Anglais baptisèrent cette partie de l'Iraq Southern Kurdistan. En 1925-26, le problème international de Mossoul fut porté devant la S.D.N. Mais dès 1918 les Kurdes s'y proclamèrent Etat indépendant (région de Souleymanieh, Kerkouk, TchemTchemal, Rania, Keny-Sandjak, Ravandouz) sous l'autorité de leur chef, Cheikh Mahmoud. En 1922, des troubles anti-anglais y éclatèrent; Cheikh Mahmoud blessé et prisonnier fut déporté aux Indes, en mai 1923. Entre 1924-27, la région fut occupée par des effectifs anglo-arabes. En 1927, Cheikh Mahmoud, gracié, rentra à Souley-Manieh.

Toutes ces péripéties, qui remontent au traité de Lausanne, font l'objet d'un remarquable rapport d'une commission d'enquête internationale qui le remit à la S.D.N. le 16/7/25. Sans revenir ici sur la riche matière réunie dans le document, qui est à sa place d'honneur chez tout Kurdisant, on signalera seulement que, dans ses conclusions générales, il tenait compte des désirs des Kurdes, et préconisait l'emploi de leur langue dans l'administration, la justice et l'enseignement. Cette suggestion fut retenue par le Conseil de la S.D.N. et insérée dans sa résolution définitive en vertu de laquelle le vilayet de Mossoul fut incorporé à l'Iraq.

Les Kurdes se virent ainsi consentir, sous les auspices et le contrôle de la S.D.N., certains droits scolaires et administratifs. L'attitude du gouvernement britannique, favorable dans l'ensemble aux Kurdes, fut

précisé dans les débats aux Communes qui suivirent la déclaration gouvernementale de M. Baldwin faite le 21/12/25. On revint sur cette question, toujours dans le même sens favorable, le 18/2/26, lors de la discussion du traité anglo-irakien du 13/1/26.

Le principe ayant été ainsi reconnu, son application pratique ne semble pas avoir donné toute satisfaction aux Kurdes de l'Iraq. On lit, en effet, dans un "appel des Kurdes du Sud à la S.D.N." (Paris, 1931) que dans les livas (districts) de Sullymanich, Kerkouk et Erbil, il y a en tout 26 écoles de garçons et 1 de filles, ce qui, d'après le nombre des élèves, ne représente que environ 2 % du total de la population kurde.

Il n'existe pas d'école normale kurde. Les Kurdes ayant fait leurs études dans l'école normale arabe de Bagdad sont envoyés dans les régions arabes, alors que la région kurde est desservie par des maîtres d'école arabes, etc... Les manuels laissent beaucoup à désirer. L'enseignement de la langue kurde est ainsi plutôt illusoire. Quant à l'administration, elle n'est pas mieux organisée au gré des Kurdes. Dans le liva de Mossoul, divisé en 5 cazas, un seul avait un Kurde comme gouverneur. Au liva d'Erbil (4 cazas), la majorité des fonctionnaires sont des Arabes, la langue officielle est aussi l'Arabe. Dans le liva de Kerkouk, les fonctionnaires kurdes ne représentent qu'une proportion de 3 %. Le turc y est encore employé comme langue administrative.

Que néanmoins, une certaine vie intellectuelle kurde puisse se manifester en Iraq, malgré les griefs formulés dans la brochure mentionnée ci-dessus, on est en droit de le supposer en consultant une bibliographie du Kurdistan méridional 1920-1936 parue dans le Journal of the Royal Central Asian Society, Juillet 1937, sous la signature de C.J. Edmonds, kurdisant anglais et conseiller au ministère de l'Intérieur à Bagdad. Cette bibliographie occupe tout de même 8 pages du journal et on y trouve, sous la rubrique des périodiques, 14 titres énumérés (Sulleymanie, Ravandouz; Erbil, Kerkouk et Bagdad); sous celle de la poésie; 9 anthologies et 6 recueils individuels. L'histoire compte 13 titres. Le drame, le roman - 3 N^{os}. La religion et la morale, 15. La philologie, 10. Les ouvrages militaires, techniques et pédagogiques, 6, les publications politiques, 4.

On n'a pas pu se livrer à une comparaison suffisamment poussée de ces publications kurdes de l'Iraq avec celles de l'Arménie soviétique. Mais, dans la mesure où l'on a consulté les unes et les autres, on est porté à croire que du côté soviétique il y a surtout le nombre de titres et de tirages qui impose davantage (d'autant plus qu'il ne s'y agit que de 60,000 Kurdes au lieu de 500,000 en Iraq), mais comme valeur littéraire, comme intérêt intrinsèque, celui qui nous renseigne sur la mentalité, l'histoire, les usages kurdes, les auteurs irakiens semblent avoir le dessus. La pensée qu'ils expriment est nationale, non seulement dans sa forme, mais dans son "contenu" également.

Le changement intervenu dans le statut international de l'Iraq après l'abandon du mandat par la Grande-Bretagne trouva les milieux kurdes en pleine efflorescence. Déjà, en effet, en Juillet 1930, lors de la publication du traité anglo-irakien, les Kurdes s'émurent en constatant que cet instrument diplomatique ne faisait aucune mention ni aucune allusion aux droits et privilèges des Kurdes précédemment reconnus et consentis.

Londres et Genève furent saisis télégraphiquement de protestations kurdes. Une dépêche des femmes kurdes est tout spécialement à signaler, non seulement en tant que manifestation féministe significative, mais parce qu'on y rappelait expressément que "les droits des Kurdes sont assurés et préservés intacts par la charte constitutionnelle de l'Etat dont le respect et l'obéissance incombent à nous tous".

Pour calmer les esprits le Ht-Commissaire britannique et le Président du Conseil Irakien entreprirent un voyage à travers le Kurdistan du Sud. Des réunions furent tenues avec la participation des personnalités Kurdes, celle de Suleymanieh ayant revêtu un caractère particulièrement mouvementé. Romzi Effendi, qui parla au nom des Kurdes, tint à souligner que les déclarations du Ht-Commissaire et du chef du gouvernement étaient diamétralement opposées aux décisions de la S.D.N., aux assurances données précédemment par les gouvernements anglais et irakien, ainsi qu'aux déclarations de la Grande-Bretagne du 24/12/1922 (entre autre : "HBM's Government and the gover^t of Iraq recognise the rights of the Kurds living within the boundaries of Iraq to set up a Kurdish government within those boundaries...")

La tension ne s'apaisa pas après ce voyage. Vers le milieu du mois de novembre 1930, Cheikh Mahmoud, que nous retrouvons ainsi à nouveau, proclama l'état de révolte. Celle-ci fut réprimée, sans que les Kurdes se soient résignés à accepter la prédominance des Arabes. Cheikh Mahmoud adressa le 21/5/31 une lettre au Président du Conseil de la S.D.N. dont le principal passage est conçu comme suit :

"Si les forces du gouvernement arabe de l'Iraq n'étaient point appuyées par les avions et les troupes du gouvernement anglais, à qui votre Honorable Société a donné mandat pour gérer ce pays en son nom, - répéter l'histoire et marcher sur Bagdad et l'occuper serait pour les Kurdes, une question de jours... Mais ne voulant pas entrer en conflit armé avec le Gouvernement anglais, qui agit au nom de votre honorable société, nous préférons nous adresser à elle pour demander justice et équité".

Cheikh Mahmoud concluait sa lettre ainsi :

"Nous ne demandons à dominer aucun peuple, aucun pays, à être maîtres de personne. Mais nous n'admettons pas non plus d'être dominés... Idéal pour lequel plusieurs millions d'êtres humains se sont sacrifiés pendant la dernière guerre. Droit que votre honorable société nous a reconnu et affirmé dès les premiers jours.

"... Cet état révolutionnaire... ne prendra fin que lorsque tous nos droits seront reconnus et respectés.

"... Nous voulons... l'indépendance de notre patrie... et l'élimination de tout lien... avec le gouvernement arabe de l'Iraq. D'ailleurs, le nouveau traité entre l'Angleterre et l'Iraq mettant fin au mandat anglais, rend la **solution** que nous proposons logique et inévitable.

"Votre honorable Société doit, par la nature même des faits, revenir à sa décision de 1925".

Malgré la révolte de Cheikh Mahmoud et la protestation qu'il a adressée "pour la population du Kurdistan du Sud" à la S.D.N., les Kurdes sont, de par le traité anglo-irakien de juillet 1930, redevenus sujets de l'Etat indépendant d'Irak, qui ne semble pas encore avoir tout à fait trouvé la solution du problème minoritaire.

On trouve dans un livre allemand paru en 1937 sur le Kurdistan du Sud (Einbruch ins verschlossene Kurdistan, von G.J. Müller) la description d'une visite que l'auteur a pu rendre à Cheikh Mahmoud, le "roi du Kurdistan". Le chef kurde a saisi cette occasion pour exposer le programme national de son peuple. Il s'est attaché surtout à évoquer les batailles qu'il a soutenues (1922-23) contre les forces anglo-irakiennes dans la région située entre Sulcymanie et Kerkouk. Il s'est rendu finalement aux exhortations britanniques afin de conserver les forces vives kurdes et ne pas les épuiser définitivement dans une lutte trop inégale. Tout en ayant ainsi admis le contrôle militaire et administratif arabo-irakien dans leurs vallées et montagnes, les Kurdes s'y sentent maîtres chez eux abrités par la nature elle-même. Les chefs kurdes sont subventionnés par le gouvernement de Bagdad. Cheikh Mahmoud croit que le tertius gaudens en l'occurrence est représenté par la Grande-Bretagne qui assure d'autant mieux son influence qu'elle peut à chaque instant jouer le rôle d'arbitre entre les Arabes et les Kurdes. La politique anglaise s'explique par les intérêts pétroliers très importants, dans la région de Kerkouk précisément. La Grande-Bretagne, après l'abolition de son mandat, s'est réservé le maintien des bases aériennes en Iraq. Quant aux gisements pétroliers leur sauvegarde est confiée aux Arabes qui assument en même temps d'autres frais en payant cher la neutralité des chefs kurdes. Le gouvernement de l'Iraq se sent ainsi engagé dans une impasse et pour en sortir, - confie Cheikh Mahmoud à son interlocuteur allemand -, il lui fait certaines avances. Cheikh Mahmoud réside à Bagdad où il mène un train princier, grâce aux sommes que lui verse le gouvernement, et de là gère librement ses propriétés au Kurdistan. On lui a offert de le laisser quitter Bagdad s'il s'engageait à ne rien entreprendre contre le gouvernement. Il a décliné cette offre et patientera jusqu'au jour où sa liberté lui sera accordée inconditionnellement.

"...Alors le roi réunira à nouveau autour de lui ses fidèles et entreprendra une lutte définitive et gigantesque contre ses ennemis. Alors il commencera à libérer son peuple à nouveau du joug des Persans, des Turcs, des Russes et de l'Iraq".

"Le roi était assis devant nous et ses yeux envoyaient des regards enflammés, vrais regards kurdes, quand il disait:

- "Alors les quatre millions et demi de Kurdes fonderont de nouveau un Kurdistan grand et libre".

On a cru intéressant de reproduire cette citation de l'ouvrage susmentionné, non seulement parce qu'on y trouve un exposé récent des vues de Cheikh Mahmoud, qui s'y montre d'ailleurs plutôt imprudent en ouvrant son jeu, mais surtout parce qu'il s'agit d'un livre allemand. Les projets kurdes d'un Cheikh Mahmoud ne sont certes pas à rejeter simplement avec un sourire. Ils traduisent un état d'esprit qu'il ne faut pas ignorer. Mais la sollicitude allemande à les publier, mérite encore davantage notre attention. Les agents germaniques pullulent en Orient et toute occasion leur est bonne pour créer des difficultés, provoquer des troubles (on n'a pas encore oublié l'assassinat du Consul britannique à Mossoul l'an dernier par une foule subitement "fanatisée", on n'ignore pas non plus le tout récent voyage du Dr von Gröbba, Ministre du Reich à Bagdad, chez Ibn Séoud, etc).

Le mouvement Kurde, quel beau prétexte ! Les Kurdes d'Iraq ne se sont-ils pas écriés (cf. l'article déjà cité de la R.P.F.): "Faudra-t-il, pour émouvoir le monde, que les Kurdes répètent le geste des Russes en 1812, et qu'ils mettent le feu à tous les puits de pétrole tant convoités?"

La propagande allemande ne ferait pas mieux ! les Kurdes d'Iraq offrent un terrain propice. Ils n'oublient pas qu'aucun compte n'a été tenu des droits linguistiques que la Société des Nations leur a reconnus, sauf pendant la courte dictature de Bekir Sidky Pacha (Kurde d'origine), en 1937. Celui-ci avait su gagner le roi Ghazi à la cause de l'autonomie Kurde sur laquelle, le Hachimite aurait pu s'appuyer éventuellement pour résister à la suprématie de Malik Ibn Séoud..

Ce qu'on vient de lire suffit, semble-t-il, pour donner une idée sommaire de ce qu'est le mouvement kurde en Iraq. Il offre tous les traits connus de ces réveils nationaux auxquels on assiste en Orient depuis un quart de siècle. Il comporte en outre certaines particularités qui tiennent aussi bien à la dispersion géographique des éléments Kurdes dans ces parages où ils chevauchent sur Quatre Etats différents qu'à la structure tribale de ces populations. Ces deux facteurs jouent dans le sens opposé aux desiderata Kurdes; ces revendications, même dans une conjoncture des plus favorables, ne pourraient être consacrée que tout au plus que dans les termes et selon les conceptions que connaît le droit des gens contemporain en matière de droits de minorités.

Toujours est-il, pour en revenir à notre précédente affirmation, qu'on voit mal comment le gouvernement soviétique "anational" dans son essence pourrait assumer un rôle directeur dans un Risorgimento Kurde. Cheikh Mahmoud n'aspire-t-il pas, dans son programme maximum, à libérer les Kurdes du joug des Russes qui apparaissent donc comme des oppresseurs. On ne se le représente pas comme un Kumsinen Kurde. Les procédés bolchevistes n'ont rien d'original; ils sont la mise en œuvre mécanique de vieux clichés appliqués indifféremment dans toutes les latitudes, sans tenir aucun compte des individualités vivantes et compliquées que sont tous les organismes nationaux.

A quels arguments pourraient recourir les émissaires Kurdes du Caucase soviétique, c'est-ce que nous allons essayer de voir maintenant.

.
. .

Il pourrait sembler, à première vue, que les Kurdes soviétisés soient plus favorisés que leurs congénères des Etats voisins, puisque les autorités bolchevistes affichent une attitude bienveillante et se montrent très attentives au développement de cette minorité. Remarquons tout d'abord, que cette sollicitude, d'inspiration en apparence nationale, est relativement récente. Les Bolcheviks, en effet, se soucièrent fort peu des Kurdes quand, par le traité du 16/3/1921, conclu entre Moscou et Ankara, la plupart des Kurdes transcaucasiens furent abandonnés à la Turquie. De ce fait, la population kurde de la Russie, qui s'élevait à peu près à 180.000, fut après ce traité réduite à 60.000 individus et incorporée à la république soviétique d'Arménie. Une partie des Kurdes se trouve encore dans la province de Karabagh dépendant de l'Azerbaïdjan soviétique.

Sur ce nombre, relativement insignifiant, de Kurdes sous le régime bolcheviste, comment s'exerça l'influence des Soviets? Laissons pour le moment l'aspect scolaire et littéraire de la propagande, essayons d'esquisser le processus de la soviétisation de ces nomades. Un opuscule intitulé "Pâtre Kurde" publié en russe (traduit du Kurde) à Tiflis en 1935 par un Kurde, Arab Chamilov, nous servira ici de guide. L'auteur y retrace en somme sa biographie, de pauvre enfant kurde du district de Sourmali, préfecture d'Eriwan, dont le père déjà paysan sans-terre, gagnait sa vie en s'ombauchant comme berger pour garder les troupeaux sur les pentes de l'Alagoouz, cime dominante de cette province. Comme c'est presque obligatoirement le cas en Soviétie, le modeste et véridique opuscule de Chamilov, son premier essai littéraire, est accompagné d'une introduction, dans laquelle on indique quelques auteurs bourgeois s'écartaient jadis de la juste interprétation de la vie Kurde. Ainsi, par exemple, l'ethnographe Eguiazarov, auteur d'un essai paru en 1891 sur les Kurdes d'Eriwan, se permettait d'écrire que "tous les membres de l'obâ (communauté nomade kurde), pauvres, comme riches, jouissent de droits égaux, et que le chef de l'obâ n'est que le premier parmi les égaux". On dénonce cette tentative "naïve" de cacher les oppositions sociales. Comment peut-on travailler dans le sens de l'apaisement! Il faut, au contraire, travailler pour envenimer les rapports, même dans ces milieux primitifs où il est fort probable, d'ailleurs, comme on le constate souvent en étudiant la vie de certaines tribus, qu'une sorte, précisément, de communisme naturel et primitif s'est maintenu. Ce qui importe à l'éditeur soviétique, c'est de souligner la lutte, l'opposition de classes, et c'est à cette condition que l'on accorde l'imprimatur, toujours pour les mêmes raisons et quelle que soit la nationalité de l'auteur. Il ne faut jamais perdre de vue de cette généralisation communiste aux yeux de laquelle ce qui caractérise n'importe quelle société humaine ce n'est pas son individualité nationale, mais, avant tout, sa structure sociale. Cette interprétation des phénomènes sociaux ne découvre dans le monde entier que des couches sociales qui n'ont aucun caractère distinctif propre, mais se confondant et se ressemblent toutes. C'est dans la contemplation de cette morne uniformité que se complait l'idéologie communiste. C'est sa hantise et qui tourne à une véritable monomanie : l'humanité entière fatalement enchaînée au même processus inexorable de la lutte de classes, seul mobile déterminant toutes les autres manifestations sociales, religion, art, littérature, considérées, selon la terminologie lénino-marxiste, comme de simples superstructures, telle est la conception, d'une aridité désolante, à laquelle s'attache l'interprétation matérialiste de l'histoire mise en honneur par le communisme. Le fin du fin est de faire rentrer n'importe quel groupe ethnique dans ce schéma pseudo-scientifique, parfaitement insipide, mais obligatoire. M. Chamilov, kurde, pourra nous raconter maint détail primosautier de sa vie de pâtre, mais seulement après avoir fait acte de conformisme communiste.

"L'obâ, dira-t-il notamment, ce sont de petites communautés de 40 à 80 feux pour faire paître en commun le bétail sur les pâturages alpins. A la tête de l'obâ, il y a un obâ bachi, membre le plus riche et le plus influent de la communauté, il gère toutes les affaires de l'obâ."

L'Obâ-bach est presque toujours chef de clan et koulak. C'est pourquoi on exige des bergers qu'en dehors de leurs fonctions directes, ils effectuent, à titre gracieux, tout le travail de pâturage et d'entretien du bétail de l'Obâ-bachi.

Après avoir ainsi remis les choses à leur place et laissé comprendre que la lutte des classes existe chez les Kurdes nomades, l'introduction recommande, à ce titre, la documentation réunie par Chamilov sur le nomadisme et le passage récent à la vie sédentaire.

"Sous le régime de la grandiose édification socialiste des républiques soviétiques sous la direction du parti communiste et sur la base de l'application inflexible de la politique nationale de Lénine-Staline, Les Kurdes travailleurs de l'Arménie soviétique se libérèrent de l'exploitation des beks et des cheikhs et créèrent une culture nationale de forme et socialiste de contenu (vide supra). Des œuvres écrites sont nées, employant un alphabet latin unifié, un journal kurde Ria Teze, des livres, des manuels d'agronomie, sur des questions sociales-politiques ou touchant la littérature et l'art sont publiés. La littérature soviétique kurde, enrichie largement par le folklore, embrasse en même temps le vaste thème de l'édification socialiste, du mode nouveau de vie et de la lutte de classes dans les villages kurdes qui passèrent de la vie nomade à la vie sédentaire.

"D'année en année croît en nombre l'intelligentsia ouvrière kurde, en tirant à la lumière des célébrités littéraires issues de son milieu.

"Il y a déjà pas mal d'Oudarniki (ouvriers de choix) et d'hommes d'élite ("Znatnyié ludi", littéralement la "noblesse": on nomme ainsi les ouvriers ou paysans qui réussirent, profiteurs du régime, faudrait-il dire) parmi les Kurdes. Tous sont des kolkhoziens, des bergers; les jeunes s'inscrivent au Komsomol et fréquentent l'école. Nombreux sont ceux qui étudient aux Rabfaks (facultés d'usine) et aux écoles techniques; certains suivent les cours dans des instituts à Leningrad et à Moscou. Aux anciens stationnements de nomades bouillonne une vie nouvelle, socialiste".

On sait maintenant à quoi sont arrivés les Kurdes soviétiques. Tout comme le paysan russe ou le nomade Kirguiz et cent autres peuples et peuplades, on les a de force précipités dans le mécanisme d'étatisation implacable destiné à transformer tous les ressortissants soviétiques en des exécuteurs dociles des plans consolidant la dictature personnelle du maître actuel de l'U.R.S.S. Tout le monde est à la même enseigne et il serait vraiment naïf, dans ces conditions, de vouloir parler de la sollicitude des Soviets pour les individualités nationales qui composent l'Union. Si elles se maintiennent, se défendent, existent en un mot, c'est en menant une lutte de tous les instants contre l'emprise morbide de la doctrine matérialiste. On a essayé ici-même (Supplément au B.Q. du 24/5/39) de montrer le caractère véritable de la politique soviétique vis-à-vis des Musulmans et on se croit dispensé d'y revenir. On a souligné, entre autres, que la fameuse "épuration" stalinienne qui a sévi entre 1936 et 1938, porta d'abord sur les personnalités bolchevistes dans les parties russes de l'Union pour s'abattre ensuite sur les provinces musulmanes en découvrant, horrible dictu, des tendances bourgeoises et nationalistes chez tous ces "communistes", de longue date, Tatars, Uzbeks, Kazakhs, etc.

Une seule chose est donc à retenir sur ce plan: les Soviets sont hostiles à tout véritable essor de l'idéal national quel que soit le domaine où il essaye de se manifester. Ce qui les intéresse, c'est d'arriver à une prolétarianisation générale, prolétarianisation de l'esprit s'entend, et qui réalise un automatisme parfait au profit du capitalisme d'Etat. Qu'une victoire complète de ce genre puisse se retourner contre le régime même qui l'a voulue, la leçon de la Finlande permet de le supposer. Et au surplus, tous les observateurs de la vie soviétique et du lent et souvent invisible travail qui se poursuit dans ses profondeurs intimes, nous signalent des indices curieux de la transformation des masses et de leur mentalité dans un sens exactement contraire à celui vers lequel les Soviets croyaient orienter l'activité du pays. On commence à se douter, en effet, que le plus clair résultat de la collectivisation agricole a été de donner au plus pauvre paysan russe l'âme du Koulak, plus que jamais décidé à se défendre et à créer des conditions d'existence meilleures. L'ère de la "noblesse" ouvrière aussi semble déjà révolue, et on cherche plutôt à encourager l'intelligence, en contribuant ainsi à l'avènement d'une classe moyenne, très âpre au gain, très aguerrie celle, en un mot, qui a toujours manqué à la Russie pour lui fournir une armature sociale solide. Sur le plan patriotique, enfin, nul n'ignore l'effort gouvernemental poursuivi au cours de ces dernières années "pour combattre le fascisme pour résister à son agression". En procédant ainsi on lâchait un démon qu'il est impossible de faire rentrer dans le vase d'où on le laissa s'échapper. Que le régime actuel soit ainsi en transformation, il est permis de le constater mais il ne s'en suit pas qu'on puisse déjà le qualifier de national.

Cette digression, dont le lecteur nous en excusera, n'était pas inutile au moment où nous nous demandons jusqu'à quel point les Soviets pourraient être pris au sérieux dans le rôle de libérateurs nationaux, celui qu'il leur faudrait assumer pour se livrer à la propagande dans les milieux Kurdes de l'Iraq. Les agitateurs soviétiques seraient mal inspirés s'ils s'avisèrent de prêcher devant Cheikh Mahmoud ou tout autre chef kurde les avantages de la collectivisation et l'urgence de la suppression des privilèges des grandes familles de beks, de Cheikhs, etc. Si les Kurdes à travers des siècles, et malgré toutes les secousses de leur histoire trop souvent agitée, ont néanmoins pu conserver leur langue, leurs usages, leurs croyances, ils le doivent certes à leur particularisme tribal. La tribu est un milieu très propice à la conservation des traits distinctifs et particuliers, à commencer par le port du costume et sans oublier de parler. C'est dans ces cellules tribales que le kurdisme s'est conservé au foyer familial, on écoutant les bardes chanter les exploits guerriers de ses chefs et de leurs ancêtres. Le chef est ainsi pour l'homme du commun un symbole de son existence en tant qu'homme de tribu, en tant que Kurde. Quand on étudie la tradition, l'histoire kurdes, consignées pour la plupart dans la poésie épique très riche chez ce peuple, on se convainc aussitôt de l'importance de la tribu, de la généalogie des familles principales. A côté de ce rôle positif, on constate, évidemment, en même temps que, la tribu avec son intolérance, son exclusivisme, ses haines et ses jalousies, exerce une influence néfaste en empêchant toutes tentatives d'unification, d'élaboration d'un idéal commun, d'une langue commune, etc., bref, la mise en oeuvre de toutes les conditions indispensables pour la création d'un sentiment national. Sur ce plan, les Kurdes ont encore un très long chemin à parcourir, mais pour le moment leur patriotisme est encore à un stade inférieur.

S'il en est ainsi, - et l'on ne croit pas se tromper dans ce diagnostic sur lequel les Kurdisants sont d'accord, - toute propagande essayant d'entamer le principe de l'autorité du chef dans la tribu semble vouée à un échec certain. Il en sera de même en matière religieuse. On ne veut pas dire par là que le Kurde est un musulman exemplaire. Le proverbe ture - "guiaoura gçeré Kurd musulman dir" - (le Kurde n'est musulman qu'en comparaison avec le guiaour, l'infidèle) - est sans doute justifié. Mais le Kurde a un ensemble de croyances, sous un vernis musulman superficiel, auquel il tient beaucoup. Il peut se souvenir qu'à la hiérarchie laïque des Khans, Beks, aghas, etc. se superpose celle des ordres mystiques, seule autorité supertribale chez les Kurdes, exercée par un Cheikh, à la tête de la confrérie, et par ses vicaires (Khalifa) qui sont autant de mailles du réseau qui recouvre tel ou tel secteur Kurde.

On ne croit donc pas se tromper beaucoup en supposant que tous les arguments de fabrication soviétique auraient peu ou pas de prise sur les milieux Kurdes, sauf en U.R.S.S. elle-même, où ils sont imposés par force. On objectera, peut-être, que sans s'embarasser de toutes ces considérations et sans s'attacher à l'étude préalable du milieu qu'il s'agit de toucher par la propagande, celle-ci peut réussir à coups de slogans simplistes anti-anglais par exemple, c'est ainsi qu'en 1914-18, on a pu railler beaucoup de tribus Kurdes au Djihad, bien que le caractère artificiel de ce mot d'ordre sautât aux yeux? Cette possibilité ne doit pas être exclue a priori, mais les circonstances en 1940 diffèrent de celles de 1914; la Turquie d'abord est maintenant du bon côté de la barricade, et les pays musulmans ont, depuis 25 ans, évolué à tous les points de vue, et sont devenus aussi moins faciles à manoeuvrer que jadis. Du côté des Alliés, faut-il le rappeler, il n'y a pas de manoeuvres ou il n'y en a qu'une et très simple: empêcher l'hégémonie germanique qui se réclame d'une supériorité raciale; permettre à tous les pays de se développer dans leurs cadres propres et dans un esprit de solidarité et de collaboration internationales..

Aussi voit-on tous les pays de l'Islam se grouper autour de la France et de la Grande-Bretagne et se méfier de plus en plus de la sanguinaire mégalomanie germanique que son entente avec le communisme amoral et libre de tous scrupules achèverait de compromettre, s'il en était besoin.

Enfin les Kurdes ont payé très cher leur participation à la guerre sainte "Made in Germany" de 1914-18. Il est difficile d'admettre que leurs chefs soient aveuglés à tel point qu'ils se laissent aller d'un coeur léger à une aventure similaire, surtout étant donné que l'avantage numérique est loin d'être partout en leur faveur.

Cet examen rapide du rôle éventuel de l'élément Kurde dans les événements qui pourraient avoir pour scène la zone montagneuse délimitant la Turquie, l'Iran et l'Iraq, au cas où cette contrée devrait livrer passage à l'armée rouge cherchant à s'emparer des champs pétrolifères de l'Iraq pétroleum et de l'anglo-iranian oil, autorise peut-être quelques observations en manière de conclusion.

Géographiquement: l'entreprise des Soviets - qui ne serait d'ailleurs imaginable que vers avril-mai (saison de l'ouverture des cols) -

paraît plutôt aventureuse, le système des transports dans ces régions ne jouant qu'imparfaitement dans l'axe de l'avance annoncée à coup de tambour et de trompettes par la propagande germanique.

Ethnographiquement : le simple fait de la présence des éléments kurdes tout le long de ce parcours n'équivaut à rien ou à peu de choses. Les Soviets sont mal placés pour jouer aux protagonistes d'une idée nationale quelconque. On l'a vu déjà récemment même dans les provinces ukrainiennes et blancrussiennes "conquises" sur la Pologne; on l'a constaté également en Finlande et en Carélie. A plus forte raison au Kurdistan les émissaires dressés à l'école kurdosoviétique ne seraient pas mieux accueillis qu'un Kunsinen ne l'a été. S'il y a des chefs et des régions de caractère national kurde, ils semblent peu perméables aux arguments portant l'estampille soviétique.

Politiquement : le noyau du Kurdistan du Sud, en Iraq, peut dans certaines conditions arriver à jouer le rôle d'un foyer national Kurde. Ceci dépendra de la sagesse aussi bien des chefs Kurdes que de l'administration Irakienne. L'Iraq, en effet, étant donnée sa structure ethnique et sociale, a tout intérêt à se concilier l'appui et la loyauté kurdes qui achèveraient de consolider l'existence politique de ce pays, où le conflit latent est celui qui, pour le moment, oppose les citoyens gouvernants à des populations tribales gouvernées. L'exemple du coup d'Etat, encore récent de Bekir Sidky Pacha, Kurde, donne à réfléchir. Il faut trouver une formule conciliant la force des tribus avec l'autorité des villes en Iraq.

Imprimé avec les Appareils de la "S.A.M."

45 bis, rue du Sergent-Bobillot (MONTREUIL-SOUS-BOIS) Seine

Le Secrétaire-Général - Gérant : A. LEGER.